

Production
Perspective Films
Mata Atlantica

Gaëlle Jones
Mikaël Barre
Loup Brenta

COSMOCIDE

un film de Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval

Cosmocide

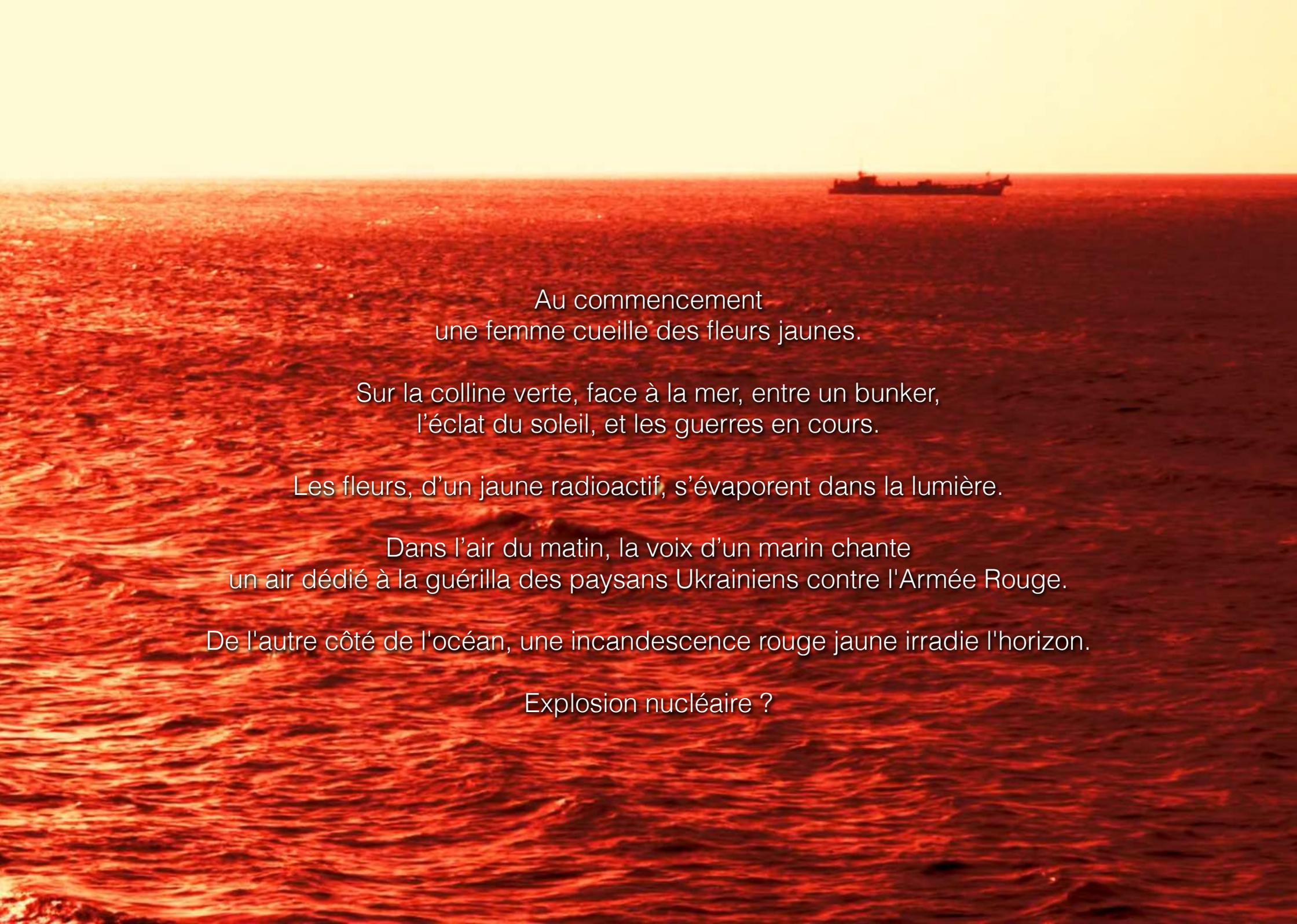
un film de Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval

*Documentaire / 28 minutes
Format 16/9 / Son 5.1 / France / 2023*

*Avec : Elisabeth Perceval
Image : Nicolas Klotz
Montage : Nicolas Klotz, Elisabeth Perceval
Production : NKEP (Mata Atlantica), Perspective Films*

PERSPECTIVE FILMS

contact@perspectivefilms.fr - 09 73 64 60 87



Au commencement
une femme cueille des fleurs jaunes.

Sur la colline verte, face à la mer, entre un bunker,
l'éclat du soleil, et les guerres en cours.

Les fleurs, d'un jaune radioactif, s'évaporent dans la lumière.

Dans l'air du matin, la voix d'un marin chante
un air dédié à la guérilla des paysans Ukrainiens contre l'Armée Rouge.

De l'autre côté de l'océan, une incandescence rouge jaune irradie l'horizon.

Explosion nucléaire ?

Sept fusées, contre les raisons carboniques, pour le feu doré

*Notre ami Ghassan Salhab a perdu un proche à Gaza,
ce texte a été écrit pour l'ami de l'ami.*

1. D'abord un nom, celui de l'écrivain Sony Labou Tansi. Le natif des deux Congo, Kinshasa et Brazzaville, hante *Nous disons révolution* (2020). Son nom revient dans *Cosmocide* parce qu'il est celui qui, en 1973, a donné une force nouvelle et poétique à ce néologisme qu'est cosmocide. « Là à l'ouest des tabous / Là dans votre verre de thé / Là au nord-est de votre conscience / Là dans les hanches du pain quotidien / Vous avez vu sur vos gratte-ciel, / sur mes jazz gratte-ancêtres / La raison carbonique et le feu doré / Du cosmocide » (« La vie privée de Satan »). Vous le reprenez en titre, à la fois comme un miroir, un bouclier et un pare-feu face à ce qui s'embrace...

NKEP : « Cosmocide... » C'est une expression forte qui condense l'énergie destructrice phénoménale de cette fission nucléaire qu'est devenue le capitalisme irradié par la traite et toutes les colonisations en cours. Des plus vastes aux plus intimes. Sony Labou Tansi, Sun Ra, Sony Alpha 7. Le cinéma est à la fois le miroir de ce film d'horreur qu'est l'histoire contemporaine, un pare-feu contre l'aveuglement et un bouclier contre ce sentiment d'impuissance effrayant qui nous isole toujours plus les uns des autres. Mais, il n'y a pas besoin d'aller très loin pour filmer le monde. Le premier plan de *Cosmocide*, c'est la mer. A quelques minutes de marche de notre maison. Sa couleur bleue, métallique, de laquelle émerge un drapeau noir flottant, est habitée par un chaos. Le chaos d'avant, ou le chaos d'après, celui d'une explosion. Quelle est cette explosion ? La lumière de ce film est la lucidité. On ne peut plus filmer les fleurs, la mer, le ciel, sans percevoir la dévastation de cette explosion en temps réel. D'autant plus que les caméras numériques actuelles peuvent filmer aujourd'hui sans sentimentalité. C'est-à-dire, sans devoir porter le poids de ces fictions encombrantes qui étouffent le cinéma. Leurs technologies n'appartiennent plus au cinéma argentique mais à l'ère géologique en cours. Comment raconter une histoire depuis cette ère géologique, alors même que nous vivons et respirons dans les effets sidérants de cette explosion ? Le temps n'existe plus, les 24 images seconde ne font plus une image de cinéma depuis longtemps déjà. Les époques sont des particules qui accélèrent. Alors il n'est pas étonnant d'entendre Moïse et Aron en même temps qu'Achille Mbembe en même temps que de voir des fragments de films amateurs tournés pendant l'occupation allemande en Normandie, en même temps que retentit une sirène nucléaire, en même temps que le rouge électronique de la condition atomique qui hante les images du film. Cette explosion a dévié le cinéma de sa trajectoire « commerciale ». C'est une libération

extraordinaire. Mais il n'y a qu'à regarder *Le 6 juin à l'aube*, le film de Jean Grémillon (1944-45) pour constater à quel point les frappes des forces alliées et en particulier, les frappes américaines, ont laissé aux populations normandes un paysage entièrement en ruines.

2. *Chant pour la ville enfouie* (2022), *Cosmocide* et *Nouveau Monde ! (le monde à nouveau)* (2023) : vos trois derniers films composent un triptyque en forme de tripode, un trépied comme celui d'une caméra, trois jambes et un pied dans chacun de vos sites d'élection, Jungle de Calais, Ouessant et Fécamp où vous habitez depuis dix ans. Vos territoires trament une carte de piraterie à l'endroit des ruines, implosives et explosives, de l'histoire et de la géographie, la Méditerranée en miroir des brasiers phosphorescents du néocolonial, la traite négrière et atlantique en arche raciale du capital - mers et océans du thanatopolitique. La piraterie est une économie de cinéma, alter et infra, loin des corsaires qui mouillent pour l'industrie. C'est faire pirater aussi les oppositions automatiques de l'ailleurs et de l'ici...

NKEP : Ces trois films se sont faits sur cinq ans. Sans scénario. Aucun financement. Ils se sont imposés à nous pendant que nous tournions et se sont révélés dans notre salle de montage. De ce fait, les étapes d'écriture, de tournage et de montage, ne respectent plus du tout l'ordre habituel. C'est pourquoi je parle de lucidité. Le travail concerne moins la réalisation d'une idée qui dominerait à l'avance un film, que d'explorer comment le cinéma peut transformer nos perceptions et nos visions du monde. Juste filmer et enregistrer. Pendant ces cinq années, nous avons passé beaucoup de temps à enrichir notre manière de faire. En investissant financièrement et en progressant sur le plan technique. Et en invitant nos deux collaborateurs les plus proches, Mikaël Barre qui mixe nos films et Loup Brenta qui travaille avec nous sur la couleur, à venir travailler au cœur des films. Certains parlent parfois de nos films comme des chantiers. Ce n'est pas faux, mais il ne faut pas se laisser abuser par cette expression. La toile d'un film ressemble beaucoup à la toile d'un peintre. C'est sans doute plus d'un atelier qu'il s'agit.

3. D'un Ange Noir de l'Histoire l'autre, Achille Mbembe et Sony Labou Tansi : *Cosmocide* a été tourné durant le premier confinement du printemps 2020, une autre nuit qui s'est donnée pour forme le faux-jour. Sortir prendre l'air malgré les injonctions sanitaires qui encadraient alors les sorties, c'est sentir venir du large l'air saturé d'une explosion qui vient de loin, qui remonte à loin en démontant espaces et temps comme on parle de vagues démontées, comme le temps pour Hamlet est hors de ses gonds. C'est une autre cérémonie de deuil avec la salamandre Elisabeth, cette géante qui cueille ajoncs ou genêts en hommage à un monde qui s'abîme planétairement, paroxystique...

NKEP : Le film est né d'un geste très simple. Pendant le confinement, comme nous vivons à cinq minutes des falaises et de la mer, nous marchions deux heures par jour. Un matin j'ai pris une photo avec mon téléphone d'Elisabeth en train de cueillir des fleurs jaunes sur la falaise. Le lendemain nous y sommes retournés avec un appareil photo argentique 6x6. Et le surlendemain, au même endroit, avec notre Sony Labou Tansi Alpha 7. Le parti pris était très simple. Filmer une séquence deux fois. Le matin tôt et l'après-midi en fin de journée. Le soleil à l'est, puis à l'ouest. Chaque fois à contre-jour. Ainsi que trois panoramiques, balayant le vert de la mer, jusqu'à un blockhaus et le feu du soleil. Ce sont les flaires qui illuminent l'image qui ont inspiré cette idée des traces d'une explosion à venir ou en cours. Les insectes, les fleurs, irradiés. Avec comme horizon, une masse électrique-océanique ouvrant sur ce qu'il y aurait de l'autre côté. L'Ukraine, l'usine Zaporijia. Et cette question entêtante d'Achille Mbembe, découverte quelques années plus tard : « Que dire des bombes ? » (« La communauté terrestre », 2023). Depuis quand a lieu cette explosion ? A-t-elle eu lieu ? Comment a-t-elle dévié la trajectoire de l'humanité ?



A-t-elle eu lieu dans le passé, le présent ou le futur ? Un futur qui aurait été momentanément anéanti, par la violence radicale de l'industrie des « temps modernes ». Comme notre « confort » occidental repose entièrement sur cette violence, mettre fin à la violence sans renoncer à ce confort, est impossible. Le travail passe aussi par là. Par mettre fin au confort, aux routines, et aux privilèges du cinéma dominant, pour inventer de nouvelles manières de travailler et d'exister dans le travail. Plus en phase avec les réalités redoutables du monde actuel.

4. Les vagues fulminent, rougeoient de colère, nouveau dies irae. La jardinière est une salamandre, son béret l'indique, elle est aussi un phare composant un bouquet de flammes au milieu du grand incendie global. Dans le brasier crépité des archives qui témoignent pour la continuité des désastres d'hier à aujourd'hui, neiges faussement innocentes d'un hiver de l'occupation et marée de sang d'où émergent les marines jetés sur les plages de Normandie. Comment cuire le pain des plans avec un foyer excédé à ce point, jusqu'à l'autocombustion...

NKEP : Aujourd'hui, toutes les images sont disponibles 24 heures sur 24. Elles tournent autour de la terre et dans nos cerveaux, comme des particules quantiques. Leurs vitesses les transforment sans cesse en milliers d'autres images. Accélérées, ralenties et mutantes chaque seconde. Il est impossible de savoir ce qu'elles nous disent exactement si on ne tient pas compte de leurs mouvements. Et par ailleurs, elles ne nous disent rien « exactement ». Ce que les physiciens quantiques décrivent au cœur de la matière, se passe aussi dans les images, dans les sons et dans ce trou noir que nous appelons l'histoire. Dans leurs couches les plus intimes et les plus collectives. La caméra les relie les unes aux autres, comme une prise de terre. Les récits se transforment. L'histoire génère ses propres montages. Une des principales découvertes du cinéma est que le montage, c'est le désordre. Si le montage est aussi vertigineux chez Bresson comme chez Godard ou les Straub, c'est parce que le montage désorganise le visible. Deleuze disait que la couleur chez Turner naissait du chaos, mais on pourrait dire la même chose chez Godard. Dans l'explosion, la couleur et le son sont devenus aussi une affaire de montage. Alors archives, rushes, voix, musiques, durées, sons, prennent en charge les fragments de récits de cette combustion, peut-être parce qu'ils sont en feu eux-mêmes. Plus rien n'est éternel, ne l'a jamais été, ne le sera plus, même dans nos rêves. Cela au moins, devrait au moins nous rendre tous un peu plus solidaires. Notre cinéma n'a jamais été un cinéma de propriétaires. Les images que nous tournons ne nous appartiennent pas. La propriété, c'est la guerre. L'autre soir, le cinéaste israélien Nadav Lapid disait du fond de son désespoir qu'il ne supportait plus de faire partie d'un pays qui organise la disparition du peuple palestinien.

5. Le grondement revient aussi via le heurt des musiques hétérogènes, ces plaques tectoniques, ouverture de *Moïse et Aaron* d'Arnold Schönberg, *Sister Ray* du Velvet Underground repris par Joy Division, chant de marin dédié à l'organisation anarchiste ukrainienne de Nestor Makhno, montages sonores de Mai 68 par Luigi Nono. Comme si l'Histoire qui se désarticule dans la saturation des crises accumulées, jusqu'au vivant lui-même, se recomposait, tantôt dans une émancipation étêtée non moins qu'entêtée, anarchisme des années 20 et communisme des années 60, tantôt dans les déflagrations du rock qui est un chamanisme détournant pour sublimer l'excédent d'énergie qui nous consume. Sony Labou Tansi, encore : si règne la raison carbonique, ce n'est pas une raison pour y sacrifier le feu doré de l'utopie...

NKEP : Oui, mais dans cette épopée musicale, il y a aussi ce plan de notre chat, la nuit, qui écoute ce qui se passe dans la rue en bas de chez nous, à Fécamp. De l'autre côté de la fenêtre de notre cuisine. Nous faisons des essais caméra. C'était la veille de notre départ pour Ouessant afin d'y tourner *Nouveau Monde* !.

Juste une bougie, un couple de micros, notre chat, qui regarde par la fenêtre. A un moment, pendant que nous filmions, Elisabeth a l'idée de faire entendre la voix d'Antonin Artaud qu'elle cherche sur Youtube. Le chat tourne la tête vers cette voix radiophonique si étrange qui prophétise déjà la 6e extinction. En 1947. Une voix qui s'adresse à nous, depuis la guerre de résistance d'Artaud contre la folie industrielle et militaire. Quelques mois plus tard, pendant la dernière étape du montage de *Cosmocide*, Elisabeth a proposé d'inclure des images filmées du débarquement en juin 1944. Ça se passait sur la côte Normande, dans les mêmes vagues, au bas des mêmes falaises. A 80 ans d'écart. Ce que dit Artaud, ce qu'il nous fait voir « à la radio », en 1947 ; c'est déjà la catastrophe de la colonisation de l'Europe par la raison carbonique. Les bombardements aveugles, systématiques, dévastateurs de l'aviation US avaient transformé la Normandie en un colossal champ de ruines à perte de vue. Comme en témoigne avec tant d'acuité le film de Jean Grémillon, *Le 6 juin à l'aube*. La disjonction du temps de l'histoire est la condition même du cinéma aujourd'hui. C'est dans cette disjonction que peut s'ouvrir la perspective du montage.



6. L'Ukraine soumise aux chars d'assaut russes demeure la terre d'une espérance alternative au despotisme, de Staline à Poutine. Le communisme reste un nom dont la résonance n'est pas réductible à l'histoire de ses captures étatiques. Vous disiez révolution en 2020, vous le redites plus fort aujourd'hui alors que, partout, hurle que tout a failli. Les cadavres s'amoncellent dans la dilacération des grandes utopies, jusqu'au progrès lui-même qui est celui du pire. Pourtant ils nous susurrent encore une chose inaudible à nos oreilles bouchées, la possibilité de la jeunesse et du bonheur. Même si rien ne devait arriver comme nous l'avions espéré, cela ne changerait rien en nos espérances.

NKEP : Oui, mais cette phrase du *Livre d'Image* ne s'arrête pas là : « Même si rien ne devait arriver comme nous l'avions espéré, cela ne changerait rien en nos espérances. Elles resteraient une utopie nécessaire et le domaine des espérances serait plus vaste que notre temps... » C'est dans ce vaste territoire des espérances que le cinéma que nous essayons de faire trouve sa puissance et nous inspire. Toutes les voix qui habitent le film habitent ces espérances et sont habitées par elles. *Cosmocide* est le 5e film d'une série de 6 films que nous avons tournés entre 2016 et 2023. Un cycle que nous venons tout juste de nommer *Le Cycle du Temps de la Fin* : avec *Mata Atlantica*, *L'Héroïque Lande (la frontière brûle)*, *Chant pour la ville enfouie*, *Nous disons révolution*, *Cosmocide* et *Nouveau Monde ! (le monde à nouveau)*. Il s'agit peut-être même d'un seul film, se passant simultanément à Sao Paulo, dans la Jungle de Calais, au Congo Brazzaville, à Barcelona, à Fécamp et à Ouessant. Couvrant un temps géologique commençant il y a 20 millions d'années jusqu'au temps indéfini qui s'étend au delà l'existence humaine. Une archéologie du présent hanté par l'explosion du capitalisme industriel crépusculaire qui menace sérieusement de rayer nos ancêtres et nous-mêmes de la surface de la terre. Nos ancêtres et nous-mêmes n'aurons peut-être jamais existé. Tariq Teguaia avait eu il y a quelques années cette magnifique formule : « Le cinéma dira encore demain : ici il y a quelqu'un. » C'est ce qui se passe chaque fois qu'une caméra commence à filmer, aussi modeste soit-elle. Ces espérances dont parle Godard, est ce qui résiste à notre anéantissement industriel. Le cinéma aujourd'hui ne devrait plus raconter que cette histoire-là. Et pour cela, prendre le risque de recommencer.

7. Le silence est tout ce dont nous redoutons. Et puis tenir-debout-pour-personne-et-pour-rien. Voilà ce que nous a écrit notre ami, le cinéaste libanais Ghassan Salhab, avec une pensée pour Emily Dickinson, une autre pour Paul Celan et, au milieu, l'abîme de Gaza. D'un côté, le silence est une condition pour parler et chaque parole est la gardienne d'un silence qui lui est fondamental. De l'autre, réduire au silence est ce qui ne cesse pas d'arriver aux gardiens de la tradition des opprimés, assommés en étant sommés de rallier le camp des vainqueurs sous peine de disqualification sociale. Fécamp où vous vous êtes retiré-e-s n'est pas un site isolé mais un point existentiel d'ouverture, minimale et radicale. Avec lui, vous restituez au milieu des fracas un bruit de fond qui est une douleur sans fin, et sans l'écoute de laquelle nous ne sommes pas humains. Fécamp est un feu de camp pour le cinéma dont la réinvention a besoin d'un foyer comme celui-ci pour recommencer...

NKEP : Le silence n'existe pas dans la nature. Les sons, les expressions de vie, les paroles animales, végétales, minérales, climatiques, lumineuses, océaniques, cosmiques, sont partout. Elles sont entrées en résistance contre les industries fossiles et les guerres en cours. Inventant toutes de sortes de stratégies de croissance et de résistance. Seule, la parole « humaine » s'est rendue inaudible, s'est muselée, s'est fracassée, s'est interdite, s'est défaite, en s'alignant sur les injonctions médiatiques des industries fossiles, financières et militaires. Il n'y a plus que les paroles qui rapportent - en argent, en notoriété, en voix électorales, en clashes, en audience, destructions massives - qui ont accès à la sphère publique en France. Il faut choisir son camp et son feu de camp. Alors oui, Fécamp, où nous travaillons et vivons avec des moyens très modestes, est pour nous, un de ces vastes territoires pour les espérances dont parlait Godard. Forêt, feu de camp, atelier, banquet avec les ami.es, cinémathèque, salle de montage, foyer de cinéma, avenir à venir. Une sentinelle de cinéma où nous pouvons tenter de travailler depuis « le coup d'après ». C'est-à-dire, tenter de filmer ce qui serait déjà perceptible, dans les vibrations du monde après l'effondrement.

Propos recueillis par Saad Chakali et Alexia Roux
à Fécamp, les 14-15 février 2024



BIOGRAPHIE

Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval ont réalisé 14 long-métrages - fictions et documentaires - toute une série de moyens métrages, de formats courts, d'essais vidéos, et des installations cinématographiques.

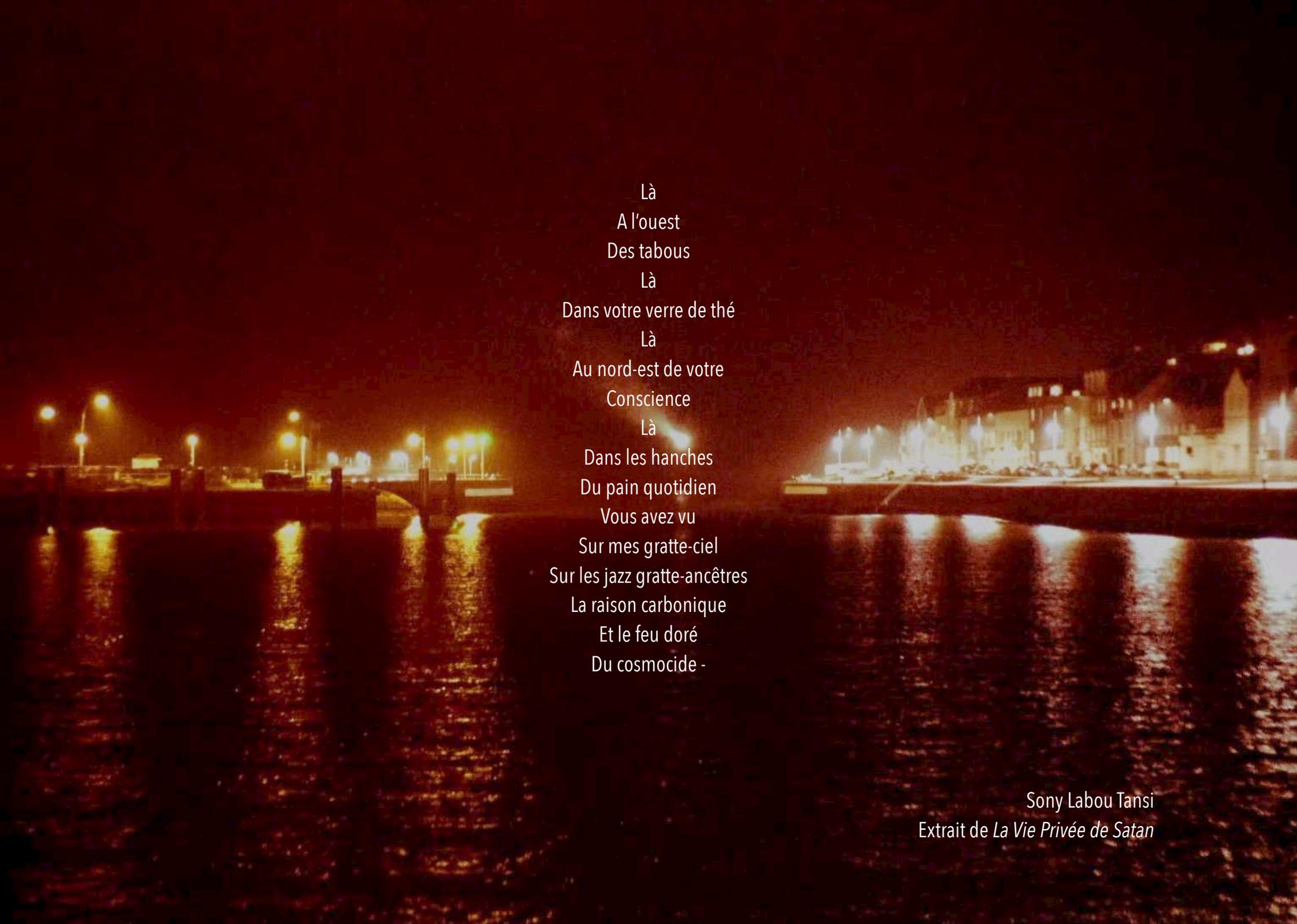
A travers leurs travaux filmiques, ils développent un cinéma en transformation constante, qui interroge autant la forme cinématographique que les bouleversements du monde contemporain.

Leurs films sont régulièrement présentés dans les festivals internationaux, la Quinzaine des Réalisateurs, le festival de Locarno, festival de New York, BAFICI Buenos Aires, Toronto, San Sebastian, Jeonju, Montréal, Londres, Le FID Marseille, Le Cinéma du Réel, FICUNAM Mexico...

Plusieurs rétrospectives leur ont été consacrées au BAFICI Buenos Aires (2009), à Rio de Janeiro (2014), à Sao Paulo (2015), à La Cinémathèque de Montréal (2017), Festival dei Popoli de Florence (2021).

En 2021, le Centre Pompidou a programmé une vaste retrospective : *Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval, le Cinéma en Commun*.

Du 23 au 31 octobre 2023, la Vennale leur consacre une nouvelle monographie avec onze films parmi leur filmographie dont les six films du *Cycle du Temps de la Fin* (2016 - 2023).

A night photograph of a city waterfront. The water in the foreground is dark, with numerous bright, warm-toned lights reflecting on its surface. In the background, a city skyline is visible, with buildings and streetlights illuminated. The overall atmosphere is serene and urban.

Là
A l'ouest
Des tabous
Là
Dans votre verre de thé
Là
Au nord-est de votre
Conscience
Là
Dans les hanches
Du pain quotidien
Vous avez vu
Sur mes gratte-ciel
Sur les jazz gratte-ancêtres
La raison carbonique
Et le feu doré
Du cosmocide -

Sony Labou Tansi
Extrait de *La Vie Privée de Satan*